Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 46

Artikel: Le vigneron de Lamartine
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206435

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONCOURS POUR UN NOM

A la liste des dénominations françaises du *Heimatschutz* parue dans notre dernier numéro, nous devons ajouter les suivantes, que propose un de nos abonnés de Montreux. Le pli qui les contenait s'était égaré dans une liasse de journaux et nous ne l'avons retrouvé que cette semaine.

Pour la patrie.
Patrimoine national.
Patrie suisse.
Traditions nationales.

Au dernier moment, un lecteur d'Yverdon nous suggère encore :

Pro Patria.

LE VIGNERON DE LAMARTINE

Un jour, M. de Lamartine ayant cru devoir faire un marché d'or avec un vigneron de son voisinage, le retint à déjeuner. Il y avait à table quelques amis de la famille et quelques hôtes étrangers. Le vigneron, d'origine franc-comtoise, et d'un naturel goguenard, ne se trouva point mal à l'aise en si bonne compagnie. Il égaya même le repas par l'entrain de sa belle humeur et les saillies de son esprit naturel et original.

— Votre vin est bon, M. Alphonse, disait-il en clignant de l'œil et en présentant son verre pour qu'on le lui remplisse.

— Fais comme moi, mon ami, lui répondit Lamartine, en lui donnant l'exemple, coupe ce vin d'un peu d'eau et tu verras qu'il est meilleur encore.

— Oh ! M. Alphonse, reprit le vigneron, *je ne suis pas digne de le boire aussi bon que vous !*

— Je sais que tu es fort buveur, ajouta Lamartine, mais ne crains-tu pas d'abréger tes jours en ne te défiant pas davantage des effets de première cuvée.

— Oh ! M. Alphonse, mon père qui était natif d'Arbois, a vécu cent ans sans infirmité. Et quand on lui demandait ce qu'il avait fait pour vivre si longtemps en se portant si bien, il répondait : *J'ai toujours bu le matin mon vin pur, à midi sans eau, et le soir tel qu'il sort du tonneau.*

Lamartine sourit et n'insista pas.

Au début, on passe au vigneron une coupe chargée de magnifiques raisins. Le vigneron refuse poliment, en disant :

— *Bah ! j'aime encore mieux la purée que les pois !*

Madame de Lamartine voulait cependant lui faire goûter une grappe d'excellent chasselas rose et musqué dont le bourgeon avait été rapporté par elle de Syrie.

Le vigneron opiniâtre refuse en faisant observer *qu'il n'avait pas l'habitude de prendre en pilules l'infusion du bois tordu.*

— Allons, c'est très bien, dit Lamartine, tu as plus d'esprit dans ton petit doigt que je n'en aurai jamais dans toute l'étendue de mon corps.

A la table de famille. — Ernest à sa mère :

— Maman, tu te plains souvent de l'affaiblissement des convictions religieuses, de la propagation des préoccupations terre-à-terre, eh bien ! je crois que tout ça va changer...

— ?...

— Il n'y a pas à douter que lorsqu'on voyagera en aéroplane, on pensera davantage aux choses... d'En-haut !

A l'ouïe de la conclusion logique de son intelligent et malicieux rejeton, la bonne maman n'a su que repiper. (*Authentique.*)

Aux aspirants-comptables. — Dédié à la méditation des aspirants-comptables :

Le professeur de comptabilité à ses élèves. — J'hérite d'une tante 25000 fr. Où dois-je les faire figurer au Grand-Livre, puisque, au fond, c'est un gain ?

— A l'*Avoir* du compte de Pertes et Profits.

— Bien !

— Alors, monsieur, s'écrie le collégien Ernest — que le professeur vient de tarabuster quelque peu pour une peccadille et qui nourrit une innocente vengeance — si votre tante n'était pas morte, vous auriez en réalité fait une perte, et, dans ce cas, ne devriez-vous pas inscrire les 25000 fr. au *Doit* du compte de Pertes et Profits ?...

Le professeur a trouvé la plaisanterie mauvaise. (*Authentique.*)

REVUE D'ANTAN

La pièce que voici fut publiée, il y a bien des années déjà, dans la « Feuille d'avis de Vevey ». Elle n'a, disait notre confrère, aucune prétention littéraire ; c'est un petit tableau humoristique et familier de nos revues d'antan, dans lequel l'auteur a fort habilement intercalé quelques vers de Petit-Senn.

*

En ces temps de fusils, de canons, de blindage,
De poudre sans fumée, de fortifications,
De manœuvres savantes et de budgets peu sages,
Où pour le militaire, on chiffre par millions,
Il est bon quelquefois, revenant en arrière,
De se remémorer nos bons soldats d'antan,
Dont on admirait fort l'allure noble et fière,
Dans nos avant-revues ou nos rassemblements.
Au moins dans ces temps-là on pouvait d'ordinaire
Contempler de tout près leurs beaux équipements,
Tandis que maintenant, pour voir des militaires,
Il faut faire vingt lieues chez les bons Allemands.

J'ai toujours regretté, pour ce qui me concerne,
Ces fameuses revues où nous allions, enfants,
Admirer nos papas, leurs sacs et leurs gibernes,
D'où sortaient au repos biscaumes et croquants.
Aussi je veux ici vous faire l'historique
D'une de ces journées où tout bon Veveysan
Quittait son atelier, son bureau, sa boutique,
Pour aller au marché avec tous ses parents.

D'abord je vous dirai que les jours de revue
A quatre heures on battait un rappel répété.
Alors, dans les maisons, les femmes peu vêtues
Se levaient lestement pour faire le café.
L'une aidait son mari à nouer sa cravate,
D'autres pleines de feu bouclaient leur ceinturon,
La plus ardente, enfin, tendre et câline chatte,
Lui passait doucement la main sous le menton.

C'est curieux quel attrait a l'habit militaire
Sur le sexe adorable, et l'on voit rarement
Une femme griffer et se mettre en colère
Quand son brave mari a mis l'équipement.

Bientôt on voit sortir de toutes les allées
Les soldats harnachés et le fusil en mains,
Ayant sur l'estomac la superbe croisée
Et l'immense képi tout rempli de butin.
Chacun va crânement vers le Bout de la ville,
Qui est le lieu choisi pour le rassemblement,
Et là, attendant les phalanges indociles
Des Tialots débouchant au chemin des Murs-Blancs.
Puis arrivent plus tard la troupe de Chardonne,
Le contingent des Monts, les soldats de Jongny,
Qui pour passer Vevey, en superbes colonnes
Avaient soin de « tuer » chez la mère Kölly.

Quand tout était massé, huit sapeurs intrépides,
Ornés de grands bonnets et de tabliers blancs.
Alignaient en avant leur barbe splendide.
Suivis de vingt tambours battant le roulement.
Dans ceux-ci l'on voyait Béninger et l'ami Prune,
Crépon de St-Légier et Balmat de La Tour,
Qui en rentrant chez lui, le soir, au clair de lune,
Embrassait fort souvent la peau de son tambour.
Devant eux, attentif, appuyé sur sa canne,
Le major Emery, cambré, majestueux,
Qui pour ne pas risquer de tout laisser en panne,
Regardait constamment le commandant Puenzieux.
Oh ! comme on l'admirait, ce major à peau brune,
Lorsqu'avec sa plumache et sa canne à pompons,
D'un geste mesuré, il commandait la « une »
Puis ébranlait ainsi les deux beaux bataillons.
La colonne partait d'un pas lent dans la rue ;
Les fenêtres s'ouvraient et chacun, recueilli,
Les regardait passer et les femmes émues
Lançaient encore de loin des « becs » à leurs maris.
Une fois qu'on était arrivé sur la Place,
Le bataillon d'élite au levant se plaçait.
Celui de la réserve alors lui faisait face,
Du côté de la douane où vite il s'alignait.
(Puis on faisait l'appel.)
A la voix du sergent, au loin retentissante,
Riposte une voix douce, ou forte ou glapissante,
L'un monte dans la gamme, un autre la descend,
Sur un ton varié, chacun répond « Présent ! »
L'appel est terminé. Le sergent dans son livre
Met le nom des absents qu'au capitaine il livre ;
Bien souvent au registre on n'a point effacé
Le nomade artisan, parti dès l'an passé ;
On interpelle encor sur la place publique
Un commis voyageur qui parcourt l'Amérique ;
On entend retentir le nom de vingt soldats
Qui depuis des années ont subi le trépas.

Lorsque l'appel est fait, voici les exercices
Où les vieux voltigeurs, en queue du bataillon,
Couraient péniblement lorsque dans le service
Il fallait lestement faire des conversions.
Tandis que tout se meut sur la place animée,
J'aime à suivre l'essor de l'ondoyante armée.
Observez avec moi les chefs de pelotons.
Ils diffèrent entr'eux, de manières, de tons ;
L'un brandit son épée, il aligne, il aligne,
Car seul, l'alignement de soins lui paraît digne ;
Pour redresser les rangs son coup d'œil est subtil,
Sans cesse il voudrait voir ses soldats de profil ;
Sur les ventres saillants de sa troupe alignée
Il polit de son fer la lame et la poignée.
L'un devant sa cohorte avance à reculons,
Son premier rang jamais ne lui vit les talons.
L'autre plein d'énergie et fier comme St-George,
Raidissant les jarrets, en marchant se rengorge,
Sans trop s'inquiéter si la troupe le suit
Sans trop se souvenir même qu'il la conduit.
Tout entier à l'effet qu'il brûle de produire,
S'il manœuvre au soleil, dans son ombre il s'admire,
Et promenant au loin un regard satisfait,
Il semble dire aux gens : « Ne suis-je pas bien fait ? »

Lorsqu'enfin il sonnait neuf heures à la Grenette,
Qu'on avait commandé : « Bataillon, halte ! front ! »
Tous ces braves soldats s'essuyaient la binette
En disant : « Nom de chien, n'est-ce pas bientôt bon ! »
Les uns pensent au « vieux » qu'on vend à la Ro-
[maine,
D'autres hument de loin demi-pot de nouveau,
Et chacun n'est content que quand le capitaine
Leur dit : « Rompez vos rangs ! une heure de repos ! »
Alors quand les soldats ont rompu leurs phalanges,
On voit en un clin d'œil de bizarres mélanges :
Chasseurs et grenadiers, fraters et musiciens,
Dispersés tout à coup, arpentent le terrain.
Ils courent en tous sens et cette fourmilière
Atteint à pas pressés l'auberge hospitalière
Où, sortant du képi tabac et provisions,
Vite, entre deux ou trois, on mange un saucisson.
Les uns ouvrent tout grand un gros morceau
[d'ayette,
Qu'ils ont dans leur mouchoir en guise de serviette.
D'autres raclent là-bas, du bout de leur couteau,
Une tome noircie au contact du brulôt.
Tout le monde affamé se livre avec délice
A ce bon appétit produit par l'exercice,
Jusqu'à ce que le rappel annonce en tous les lieux
Que tout n'est pas fini, qu'il faut aller au feu.
Alors chacun reprend le sac et la croisée
Qu'on avait dans un coin bien vite abandonnée,
Et dans le gros képi on remet lestement,
Les restes du dîner, la pipe et le pain blanc.
Puis rentrant dans les rangs, dispos, l'âme contente,
On s'en va affronter une guerre sanglante.

(*La fin samedi.*) L. A.

La tête. — Aux manœuvres. Entre fusiliers du bataillon 7.

— Dis donc, Péclot, sais-tu à quoi sert la tête ?

— Dame, à penser.

— A panser le bidet du major ?... Mais non, gniagniou : à retenir la jugulaire du képi.

A l'école. — Dans une dictée, à propos de chiens de chasse.

Le maître avait dit : « ... ils poursuivent le lièvre qui détale devant eux. »

L'élève écrivit : « ...ils poursuivent le lièvre qui *pédale* devant eux. »